

RES 3 - L'intervenance et la dimension « analytique » des recherches en sciences sociales : quels mots pour en parler, pour les assumer ?

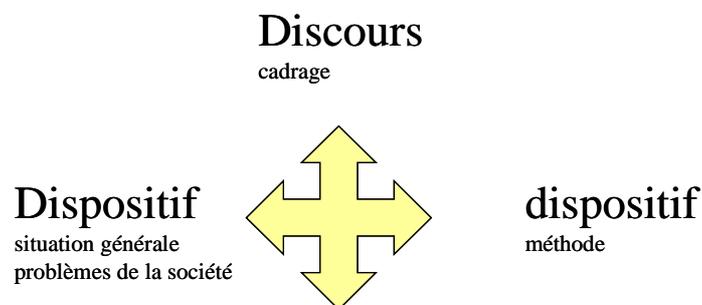
Résumé

La notion de recherche-intervention, très importante notamment en sciences de gestion, peut laisser penser qu'il existerait aussi (ou surtout) des recherches dégagées de l'intervention, qui seraient d'une certaine façon plus « fondamentales ». Il n'en est rien : toute recherche significative produit des effets pratiques, propose des interprétations qui informent la perception des situations par les agents, et transforment ainsi les situations elles-mêmes. En bref, il n'y a pas de « recherche non-intervention ». La question n'est donc pas de savoir si une recherche est ou non intervenante – toutes le sont – mais de déterminer, pour chaque recherche, comment fonctionne son « intervenance » propre : quel est son projet d'action ? quels sont ses effets ?

Pour cela, on commencera à proposer un modèle simple qui appréhende la situation du chercheur comme situation d'intervention. On montrera ensuite que les multiples approches cliniques du champ de la psychothérapie constituent une véritable école de l'immanence de l'analyste, et fournissent des ressources théoriques et méthodologiques fondamentales. Il n'est pas question pour autant de psychologiser la question de l'intervention. On s'efforcera plutôt ici, après un rappel sur les apports de l'analyse institutionnelle (Loureau), de proposer une batterie de concepts pour encourager à nommer de façon plus précise et plus ouvertes les situations d'intervention du chercheur.

Immanence et intervenance du chercheur

Pour aborder l'intervenance du chercheur, il faut partir du principe que chacun de ses actes de pensée, l'ensemble de son projet de recherche, croise deux lignes. La première est celle par laquelle les « soucis » du chercheur, la ou les questions qui le travaillent, qui motivent son implication dans la question de recherche, s'articulent avec les discours, les cadres théoriques généraux dont se réclame son travail, par exemple, ceux de sa discipline ou du mouvement de pensée sur lequel il s'appuie. La seconde est celle qui relie d'un côté le dispositif de recherche par lequel s'organise sa relation avec le terrain, et de l'autre, la situation sociale la plus large, où s'inscrivent à la fois le dispositif de recherche et les questions autour desquelles s'organise le travail.



S'interroger sur l'intervenance d'une recherche, c'est travailler à expliciter comment elle articule – ou comment s'y articulent – ces quatre pôles de ce que l'on peut appeler la configuration d'intervention. Les diverses relations entre eux – par exemple, entre les options théoriques du chercheur et ses préoccupations normatives, entre la méthodologie de telle recherche et la situation politique ou elle s'inscrit, entre le discours théorique retenu et cette même situation, etc. – sont autant de plis qui donnent à chaque recherche la figure propre de son implication, comme projet de connaissance, et donc inévitablement comme projet d'action.

On peut, notamment, reformuler dans les termes de ce modèle le constat que nous avons fait lors des séances RES 0 et RES 1 : les approches critiques « macro » qui dominaient dans les années 1970, par lesquelles les chercheurs s'attaquaient directement au Dispositif social qu'ils percevaient (et dénonçaient, souvent) comme décisif, on fait place avec les années 2000, à un investissement massif sur des dispositifs de petite échelle – jurys de citoyens, dispositifs de simulation expérimentale, débats publics, etc. – à travers lesquels les chercheurs cherchent d'une certaine façon des prises « micro » sur la situation sociale et politique. Lorsqu'elle débouche sur une évasion du contexte social et politique plus large de ces dispositifs, cette « grande inversion » peut déboucher selon nous sur des dérives particulièrement problématiques.

Les approches cliniques en psychothérapie : une école de l'intervenance

La force et la diversité de ces implications est illustrée de manière frappante par les nombreuses approches cliniques du champ de la psychothérapie. Le psychologue clinicien, en tant qu'intervenant, est pris de façon très directe entre ses ressources théoriques et la détresse (ou la confusion, etc...) très prégnante du patient, entre le périmètre maîtrisé de sa méthode d'intervention (le cabinet, son divan et sa procédure, par exemple) et les tensions de la vie réelle où est pris son patient (et où il est d'une autre façon pris lui-même). Même si c'est de manière moins directe, plus facilement contournée et implicite, on retrouve les éléments de cette situation à la fois forte et complexe dans l'implication du chercheur en gestion, en sciences sociales, dans les situations qu'il analyse.

Certaines des innombrables approches cliniques dans le champ de psychothérapie fournissent des concepts, des éléments de méthode, des positions et perspectives d'analyses particulièrement utiles pour aborder l'intervenance du chercheur : psychanalyse, analyse caractérielle (Reich) et bioénergie (Lowen), la gestalt-thérapie (Perls), la dynamique de groupe, l'analyse transactionnelle (Berne), l'écoute (Rogers), les approches d'hypnose (Erickson) et de thérapies systémiques ou paradoxales (Bateson, Watzlawick, Selvini-Palazoli), l'anti-psychiatrie et les approches institutionnelles (Cooper, Laing), illustrent chacune des combinaisons différentes entre un dispositif, un discours théorique, un type de préoccupation et d'implication une relation différente au contexte social. La multiplicité des écoles de pensée et des variantes montre que tout changement dans l'un des éléments de la configuration d'intervention transforme celle-ci entièrement : la préoccupation portée, la méthode de terrain, le discours théorique, la relation à la situation sociale changent ensemble. Elles doivent être conçues, assumées, réfléchies ensemble. Il n'y pas là seulement un constat

de la diversité des options possibles, mais aussi un plaidoyer pour la pluralité théorique et la quête d'un pacte critique pluraliste qui sont au cœur du projet RES.

Les approches proposées par Harold Searles, qui mettent au centre la réflexion sur le contre-transfert occupent dans notre analyse une place particulière. Les situations décrites par cet auteur, où le clinicien est confronté à une situation institutionnelle sur laquelle il n'a guère de contrôle, à des pathologies lourdes qui dépassent les pauvres ressources des dispositifs thérapeutiques convenus et de théories qui ne trouvent que peu de prise sur les discours et passions des personnes elles-mêmes dépassées par leurs propres problèmes, ne sont pas sans évoquer la faiblesse du chercheur qui se penche sur les problèmes écologiques face aux forces qu'il étudie. Dans cette situation, l'option de Searles consiste à refonder d'une certaine façon l'intervention sur le contre-transfert, c'est-à-dire sur l'implication que suscite chez l'analyste la situation et les événements qui se succèdent dans l'analyse. D'une certaine façon, c'est le seul élément qui lui appartienne en propre. Cette option ouvre une perspective face au risque de « l'inversion » évoquée plus haut : plutôt que de chercher appui dans des dispositifs posés aux seules échelles qu'il maîtrise concrètement, le chercheur peut penser conjointement l'ensemble de son implication : dans les dispositifs « micro » qu'il aborde, dans la situation sociale générale où s'inscrit son étude, dans les perspectives théoriques sur lesquels il s'appuie. S'il est au clair sur les termes de cette implication, s'il peut trouver les mots pour expliciter ensemble son implication et la situation qu'elle appréhende, alors il peut d'une certaine façon transformer en dispositif d'intervention analytique sa relation avec la situation sociale (ici, en matière d'écologie), alors même que celle-ci le dépasse, qu'il ne la contrôle pas (pas plus que quiconque ne la contrôle, ce qui constitue précisément le problème).

Le précédent de l'analyse institutionnelle

Cependant, si les approches du champ psychothérapeutique offrent des ressources fondamentales, il ne s'agit pas de psychologiser l'analyse de l'intervenance du chercheur (même s'il ne serait pas inutile de se pencher sur les dysfonctionnements et souffrances que l'on peut constater autour des questions environnementales dans nos grands organismes de recherches). L'enjeu pour nous est plutôt de transposer les logiques analytiques dans le champ de l'organisation, de l'institution et de leurs fonctionnements propres. L'analyse institutionnelle, telle qu'elle a été défendue dans les années 1970 par René Loureau constitue à cet égard un précédent utile et éclairant. Utile par les concepts importants qu'elle apporte : le rapport instituant-institué, l'analyste, l'inséparabilité du désir et de l'institution, etc. A titre d'exemple, le concept d'éclateur idéologique – c'est-à-dire une notion qui est introduite dans le champ social pour en brouiller les polarités et rendre illisibles les lignes qui le structurent – serait très intéressant pour examiner comment fonctionnent vis-à-vis des problèmes écologiques les notions de développement durable et de biodiversité.

Mais quelle que soit sa richesse, l'analyse institutionnelle a buté sur une limite, qu'elle partage d'ailleurs avec l'essentiel des mouvements culturels des années 1960 et 1970, en tentant d'instituer l'instituant, de faire rentrer le désir de changement dans des formes organisationnelles qui ne peuvent être que celles de la stabilisation qui succède au changement.

Après une vingtaine d'années où les approches critiques et les approches analytiques ont connu une éclipse, une phase de latence (voir RES 0), il est temps de refonder sur d'autres bases l'intervention analytique et critique du chercheur. C'est peut-être en « s'autorisant de son propre désir » (Lacan), en s'appuyant sur le « contre-transfert » (Searles) par lequel la

situation sociale, d'une certaine façon, se lit en lui, que cela est possible, assumant les forces instituant plutôt que d'essayer de les instituer.

Des mots pour le dire

Pour aller dans cette voie, il faudra cependant trouver, pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre, « les mots pour le dire ». Comment exprimer finement les relations et implications du chercheur par rapport aux acteurs, à l'institution, et même, ses relations avec lui-même dans la situation de recherche. Le vocabulaire habituellement mobilisé – indépendance, empathie, orthodoxie ou hétérodoxie - est étonnamment limité.

Pour ouvrir la voie et stimuler la réflexion, la conférence propose, en quelque sorte, une machine à fabriquer des notions pour parler de ces implications. Nous ne pouvons reprendre ici qu'un ou deux exemples des nombreux termes produits par la machine dans la conférence. Ainsi, la proposition de distinguer entre l'ennomie (le chercheur adopte les valeurs des acteurs qu'il accompagne) et la synomie (le chercheur accompagne des acteurs qui portent les mêmes valeurs que lui). Ou bien encore de remplacer le terme de schizophrénie, utilisé très souvent et improprement pour désigner les contradictions si criantes dans les discours et actions sur l'environnement par des notions plus précises, comme la schizonomie (défendre en même temps des valeurs contradictoires), la schizopraxie (mener parallèlement des actions dont l'une détruit les finalités de l'autre), etc.

On trouvera là une incitation à développer plus qu'aujourd'hui – en les distinguant clairement l'une de l'autre – les discussions analytiques, critiques et réflexives sur l'intervenance de toute recherche.

Conclusion

Au fond, tout chercheur en SHS a choisi de s'intégrer en un point donné de circuits d'interprétation. Il alimente, influence, réoriente, des flux d'interprétation. De qui provient son matériau ? A destination de qui l'interprète-t-il ? Au service de qui ? Pour contredire qui ? Avec quelles visées de changement (ou de stabilisation) ? Et quels effets objectifs ? Dans le cadre de quelles relations avec les autres « interprètes », qu'il s'agisse de ses collègues ou des acteurs eux-mêmes ? Expliciter et assumer ces positionnement : c'est l'enjeu de la notion d'intervenance.

10 juin 2005, ENGREF Paris, durée : 2h40

Résumé rédigé le 13 août 2007

